842.89
C825ch

LA CHASSE A L'HERITAGE

COMEDIE EN QUATRE ACTES EN PROSE

PAR

STANISLAS COTÉ.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

MONTREAL :
CIE. D'IMPRIMERIE ET DE LITHO. GEBHARDT-BERTHIAUME.

1884

P842.C,
C825ch

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada en l'année mil huit cent quatre-vingt quatre par STANISLAS COTÉ, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa

Arthur S. Marchand
305 St Hubert
Montreal

STANISLAS COTÉ.

LA CHASSE A L'HÉRITAGE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES EN PROSE.

DISTRIBUTION:

VAUBERT DIT LAMIETTE,	*Gentilhomme et Bandit* (rôle double).
M. DUGAL (EMARD)	*Agent de la sûreté à Montréal* (rôle double).
GASPARD DESMARS	*Fils de Famille.*
ANTOINE DESMARS	*Oncle de Gaspard.*
LÉON	*Ancien Zouave pontifical.*
PETRUS	*Agent de la sûreté et valet de Club.*
FANFAN	*Bandits de Montréal.*
FILFIN	*Bandits de Montréal.*
M. DUFOUR	*Magistrat.*
QUELQUES JOUEURS	———
MADAME DESMARS	*Riche veuve, mère de Gaspard.*
ANTOINETTE DESMARS	*Sa fille.*
JULIENNE	*Servante.*
LA COGNON	*Femme de Taverne.*

Le premier acte se passe dans une auberge de bas étage dans les environs de Montréal.—Le second, dans un club de jeu aristocratique.—Le troisième et le quatrième chez Mme. Desmars à Montréal.—Novembre 1880.

ACTE 1er.

Une taverne de bas étage éclairée par une seule lampe fumeuse, suspendue au plafond ; murs en désordre.

D'un côté de la scène, à gauche, un comptoir de buvette grossièrement construit, avec son accompagnement de bouteilles et de cruchons mal assortis.

Sur le comptoir, une chandelle dans un goulot de bouteille. Au fond de la scène, une porte ; à côté de la porte, à droite, une fenêtre, avec un rideau de coton malpropre. Deux petites tables en bois brut. Quelques chaises à dossier délabré, banquettes. (Bruit de pluie au dehors). 6 heures du soir. (Novembre).

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COGNON, *rinçant des verres au lever du rideau.*

(Vaubert assis près d'une table au milieu de la scène).

A quoi donc penses-tu Vaubert ?

VAUBERT. (*sèchement*) A rien....

LA COGNON. Tu as l'air d'un homme qui a perdu un pain de sa fournée ?

VAUBERT. Dis donc plutôt, d'un homme qui voudrait avoir du pain blanc pour ses vieux jours....

LA COGNON. Ce n'est pas ici que tu en gagneras, et ce n'est pas ce soir que tu travailleras ; il fait un temps de loup dehors, ta journée est perdue... tu ferais mieux d'aller te réconforter auprès de la demoiselle que tu sais !

VAUBERT. Elle n'est pas chez elle.

LA COGNON. Qu'en sais-tu ?

VAUBERT. Je l'ai rencontrée il n'y a pas deux heures, alors que le temps était beau ; elle était accompagnée de sa mère, de son frère, et d'un ancien zouave qui paraît vouloir....

LA COGNON. Te faire concurrence ?

VAUBERT. Oui.

LA COGNON. On fait disparaître ça, la concurrence !

VAUBERT. C'est pour cela que je les ai suivis jusqu'ici, avec ma voiture que j'ai cachée sous ta remise. Ils vont probablement reprendre le même chemin pour retourner à la ville,—leur cheval est facile à effrayer... et...

PS
8455
O79CH
B.Q.R. NO 8219
56253
B.Q.R. NO.
S

La Cognon. Tu veux préparer un petit accident !.... dans ce cas, arranges-le pour qu'il arrive tout près d'ici, ça me rapportera quelque chose, à moi aussi...

Vaubert. Et tu auras soin de retenir ta langue ?....

La Cognon. Bien sûr, je te le promets.... !

Vaubert. Au revoir la Cognon !

La Cognon. Au revoir cher cœur ! .. (*Vaubert sort*).

SCÈNE DEUXIÈME.

La Cognon, *seule.*

La Cognon. Les affaires vont mal !... Il n'y avait plus moyen de vivre à la ville !... J'ai dû venir ici... ça n'est pas meilleur !... La police vient moins souvent... mais aussi les bonnes pratiques sont plus rares... Si Vaubert pouvait réussir dans son petit accident.....

(Entre Fanfan avec un sac sur le dos, suivi de Filfin).

SCÈNE TROISIÈME.

La Cognon. Fanfan. Filfin.

Fanfan. (*Essoufflé et ruisselant de pluie ainsi que Filfin.*) Quel temps de chien !..

Filfin. Je plains les voyageurs en route... il grêle à tout casser, entendez-vous ? (*Bruit d'orage dans la coulisse.*)

La Cognon. Mais d'où viens-tu donc Fanfan ?... t'as l'air d'une carpe pâmée !

Fanfan. Je suis venu de la ville à pied... pas moyen d'emprunter de voiture !... J'ai un si mauvais nom !... et il m'a fallu emporter cette charge sur mes épaules !... Filfin m'a bien aidé un peu, mais il manque de souffle et j'ai presque été obligé de l'emporter lui aussi, pardessus mon sac !... Je suis fatigué et je n'ai pas volé mon repos, allez !

La Cognon. Pas plus que ta marchandise je suppose ?...

Filfin. Ça ! cela ne te regarde pas, madame Cognon !... amène tes verres... (*La Cognon verse pour trois.*)

La Cognon (*à Filfin qui lui prend le menton*). Otes donc tes doigts de là, mal élevé...

Filfin. Tiens !... La Cognon s'est lavée, elle ne veut pas qu'on lui touche la margoulette... Il n'y a pas d'aqueduc ici pourtant !...

Fanfan. Mais il y a des fossés le long du chemin, quoique l'eau qu'ils charrient ne soit pas beaucoup plus sale qu'à la ville.

Filfin (*avalant son verre*). Elle ne baptise pas mieux le whiskey non plus !

La Cognon. Dites donc vous autres ! Avez-vous envie de m'insulter ?

Filfin. Pas du tout... J'ai voulu seulement voir la longueur de votre moustache !... pour vous rajuster je paie un autre verre.

La Cognon. Après tout t'es pas si bête que t'en as l'air.

Filfin. N'est-ce pas, hein ?

La Cognon. Montre moi ton argent avant.

Filfin. Tiens le voici—dix sous !...

La Cognon. Est-ce tout ce que t'as gagnée dans ta journée ?

Filfin. J'ai gagné ça aussi, (*il montre le sac*) en société avec Fanfan—et ça aussi ! (*il montre un billet de cinq piastres.*)

La Cognon. Veux-tu me le prêter ?

Filfin. Oui, si tu nous traites...

La Cognon. Ce n'est pas contrefait ?

Filfin. Il n'y a pas moyen de contrefaire le portrait qu'il y a sur ce billet de la banque Jacques-Cartier.

Fanfan. Il n'est pas tout à fait joli, en effet.

Filfin. Je sais bien que tu le trouves laid..... Tous les anciens officiers de la Corporation qui ont eu de la malchance, comme toi et moi, le trouvent laid—abominable !

La Cognon. Qu'avez-vous dans ce sac ?

Fanfan. De la marchandise de contrebande.

La Cognon. Je veux voir ça.

Fanfan. Ferme ta porte à double tour, avant. (*La Cognon va pour mettre le verrou sur la porte qui s'ouvre poussée par le vent ; on entend un bruit de pluie, elle referme la porte.*)

Filfin (*tenant le sac et en tirant les effets*). Une paire de souliers de fillette !...

Fanfan. Pas de petits pieds dedans. (*Il prend un soulier et en embrasse la boucle.*)

Filfin. Une robe de nuit en toile blanche !

Fanfan. Ça ne peut pas nous servir à grand chose !

B. C. R.
B. C. R.

FILFIN. Un gobelet en argent !

LA COGNON. Pour moi le gobelet, hein cher ?

FANFAN. Si tu veux me pensionner avec Filfin mon assistant, pendant huit jours.

LA COGNON. Pas si folle ! (*On entend des coups redoublés à la porte... Fanfan enlève le sac, Filfin les objets sortis et ils vont les cacher sous le comptoir. La Cognon baisse sa lumière un peu, et va ouvrir.*)... Entrez mes bonnes dames... Un temps affreux n'est-ce pas ? (*On entend un bruit de pluie.*) Entrez sans vous gêner. (*Fanfan et Filfin se sont avancés sur le devant de la scène, à droite dans le coin*)... Ma maison n'est pas belle... mais j'ai bon cœur !... comme vous êtes mouillées !

FILFIN. Je crois que c'est la demoiselle aux souliers !

FANFAN. En effet...c'est chez elle que nous sommes allés faire visite. (*Madame Desmars et Antoinette trempées par la pluie entrent dans l'auberge.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, MADAME DESMARS, ANTOINETTE.

LA COGNON (*à part*). Le petit accident a réussi. (*Haut*) Veuillez vous asseoir mes bonnes dames... Je vais préparer quelque chose pour vous réchauffer. .... ma maison n'est pas belle... mais j'ai bon cœur !...

ANTOINETTE. Quelle place laide !... j'ai peur...

MADAME DESMARS. Il n'y a rien à craindre ici... Je suis plus inquiète de M. Léon. Je le crois blessé sérieusement.

ANTOINETTE. Je crains que Gaspard ne soit blessé, lui aussi...

LA COGNON. Mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé ?

MADAME DESMARS. A quelques arpents d'ici notre cheval a pris le mors aux dents, effrayé par un objet qui semblait remuer près du fossé, il n'a pu être retenu... Nos compagnons en essayant de nous faire descendre ont fait verser la voiture... nous n'avons pas eu de mal ; mais eux, ils doivent être blessés, et leur cheval doit-être loin maintenant... Je meurs d'inquiétude...

LA COGNON. Vous avez eu un gros accident mesdames... Je vous plains bien, allez !... prenez ceci... (*Elle présente deux verres.*)

(Pendant ce dialogue Fanfan et Filfin exécutent une pantomine qui veut dire : " elle est belle, elle est riche, etc.")

ANTOINETTE. Merci... Comment allons nous nous rendre chez nous ?

MADAME DESMARS. Nous ne pouvons pas quitter nos compagnons..... Quelle promenade de malheur !

LA COGNON. Je pourrai vous loger jusqu'à demain si vous le voulez...

(On entend le mot " OUVREZ " à la Cantonade, Léon entre en boitant et s'appuyant sur l'épaule de Gaspard.)

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, GASPARD, LÉON.

MADAME DESMARS. Vous êtes blessé ?

LÉON. Oui assez sérieusement à la jambe droite...

ANTOINETTE. Et toi Gaspard ?

GASPARD. Une égratignure à la main..

LA COGNON (*à part*). De la pratique ! (*Haut.*) On va vous soigner mes bons petits messieurs... J'ai été élevée dans un hôpital moi...Je puis soigner toute espèce de blessure... et quand il y avait un membre endommagé à mettre en ordre, c'était moi que l'on chargeait de ce soin. J'ai étudié la chirurgie (*tout cela dit avec volubilite*)...

FANFAN (*bas à Filfin*). As-tu compris ?

FILFIN. Non, et toi ?

FANFAN. Ni moi non plus. . je crois qu'elle dit qu'elle a étudié... la la... sciure chérie... la la.. ?

FILFIN. Ne cherche donc pas à faire ton savant... regardes la Cognon comme elle se démène !..

LÉON. Je souffre beaucoup !...

LA COGNON (*présentant un siège à Léon*). (*A Filfin.*) Allons flandrin ! viens aider monsieur à s'asseoir (*Filfin vient aider Léon à s'asseoir*)...

GASPARD. Peut-on se procurer une voiture dans les environs ?

LA COGNON. Impossible, cher monsieur.

FANFAN (*qui s'est rapproché*). Je crois moi que c'est possible.

LA COGNON (*de mauvaise humeur et à mi-voix*). Veux tu bien te taire, butor, tu me fais perdre de l'argent !

FANFAN. Ah ! je comprends..... (*A Filfin.*) La Cognon est en train de faire de l'argent à notre nez... faut pas la laisser faire toute seule...

FILFIN. Que faire ?...

FANFAN. Laisse-moi agir... (*Il va à la Cognon et lui dit un mot à l'oreille*).

LA COGNON. Pas de bêtises hein ?

GASPARD. Encore une fois, peut-on se procurer une voiture dans les environs ?

FANFAN. Oui monsieur.... (*la Cognon le regarde d'un air furieux*) chez le troisième voisin...

GASPARD. J'y cours alors !..

MADAME DESMARS. Tu ne connais personne ici... demande à ces messieurs d'y aller avec toi.. en payant leur trouble...

LA COGNON (*à Fanfan*). Tu me le paieras...

GASPARD (*à Filfin*). Voulez-vous m'accompagner ?

FILFIN. Je ne puis sortir, je suis épuisé.

GASPARD (*à Fanfan*). Et vous monsieur ?

FANFAN. Merci... le temps est trop mauvais dehors... et je suis en chicane avec le voisin.

GASPARD. Alors ! j'irai seul à tous risques...

LA COGNON. Mon bon petit monsieur, vous avez tort... vous allez prendre un rhume... attendez plutôt.

FANFAN. La Cognon de malheur !

GASPARD. N'importe j'y vais...(*il sort*).

FANFAN (*à Filfin*). Maintenant fais comme moi, (*à madame Desmars, effrontément*). Je pourrai aller vous reconduire en ville, madame, si vous voulez me donner votre montre... (*Etonnement de madame Desmars.*)

FILFIN (*à Antoinette*). Je pourrai vous chaperonner jusque chez vous, mam'selle, si vous voulez me donner votre chaîne en or...

LA COGNON (*violemment*). Voleurs que vous êtes !

FANFAN (*donne à la Cognon un coup de poing qui la fait reculer jusqu'à son comptoir*). Mêles toi donc de tes affaires la bourgeoise !...

LA COGNON (*se redressant*). Au voleur !

LÉON (*cherchant à remuer*). Oh les bandits ! (*Il fait un effort et retombe sur son siège.*)

(Pendant ce temps Fanfan cherche à s'emparer de la montre de madame Desmars rapprochée d'Antoinette qui vient de souffleter Filfin. La porte s'ouvre brusquement, Vaubert entre et saisissant Fanfan au collet il lui fait plier les genoux. Filfin a laissé Antoinette.)

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, VAUBERT.

VAUBERT. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA COGNON. Vous arrivez bien à temps, monsieur...

MADAME DESMARS. Ah monsieur Vaubert c'est la Providence qui vous amène !

ANTOINETTE. On était en frais de nous insulter et de nous voler !...

VAUBERT (*à Fanfan et Filfin*). Dehors bandits, ou je vous assomme !... misérables !

FANFAN (*redevenu insoient*). Quoi ?...

VAUBERT. Dehors vous dis-je... (*il ajuste Fanfan avec un pistolet.*)

ANTOINETTE. Quelle journée !

(Fanfan et Filfin sortent à reculons. Gaspard rentre.)

GASPARD. Que se passe-t-il donc ici ?

LÉON. Madame Desmars et mademoiselle allaient être insultées et pillées, et j'assistais impuissant à cette scène lorsque monsieur est arrivé fort à propos pour nous tirer d'embarras...

GASPARD. Mon cher Vaubert, on a profité de mon absence, pour tenter un mauvais coup.

VAUBERT. Je venais de mettre ma propre voiture sous la remise de cet auberge pour y attendre la fin de l'orage, quand j'entendis crier, au voleur ! En deux bonds je fus ici et j'ai réussi à chasser les vauriens qui vous insultaient.

ANTOINETTE. Comment reconnaître ce service !

VAUBERT. J'ai fait mon devoir, cela me suffit.

MADAME DESMARS. Vous êtes bien généreux, acceptez au moins notre amitié.. (*Elle lui tend la main*).

VAUBERT. Veuillez en retour recevoir l'expression de mon dévouement le plus complet...

GASPARD. Il m'a été impossible de trouver une voiture !... qu'allons-nous faire ?

VAUBERT. C'est bien simple. Je vais vous ramener moi-même à la ville, le temps se fait plus beau je crois.

ANTOINETTE. Et notre blessé, peut-il supporter le voyage ?

VAUBERT. Un blessé ?

LA COGNON. Oui bien blessé... une jambe presque fracturée, il fera mieux d'attendre que je l'aie soigné un peu.

LÉON. Partez sans moi... je serai mieux ici pendant quelques heures, qu'en voiture.

VAUBERT. Dans ce cas, mon cher Gaspard je te laisse ma voiture, et je reste ici en attendant une occasion de partir avec un passant quelconque.

LA COGNON. C'est juste, et je le soignerai bien, votre blessé !...

ANTOINETTE. Nous y comptons bien !

GASPARD. En voiture alors !... il nous faut retourner à la maison avant une autre averse. (*Pendant ce dialogue la Cognon empressée va de Léon à son comptoir : manège.*)

GASPARD. Au revoir ami Vaubert. Mon cher Léon, je t'enverrai une voiture de bonne heure demain. (*Il passe une poignée d'argent à la Cognon.*) Tenez la mère, est-ce assez ?

LA COGNON. Ah mon bon monsieur, c'est trop ! Je ne demandais rien pourtant ! Vous avez eu un si gros accident !

MADAME DESMARS. Merci monsieur Vaubert ! (*Vaubert s'incline.*)

ANTOINETTE. Merci monsieur Vaubert ! (*Vaubert s'incline.*) Bon courage M. Léon. (*Elle se penche à son oreille. Vaubert qui la voit faire, fronce les sourcils, mais il se remet bientôt.*)

VAUBERT. Bon voyage et bonne chance !

(Gaspard, madame Desmars et Antoinette sortent suivis de Vaubert.)

SCÈNE SEPTIÈME.

LÉON, LA COGNON.

LA COGNON (*regardant Léon qui paraît souffrir beaucoup*). Mon beau monsieur, ce n'est pas toujours agréable de voyager en compagnie de jupons, par un temps de pluie... C'est heureux que cela ne vous coûte qu'une légère entorse... que je vais soigner en vraie sœur d'hôpital... A côté d'ici j'ai une petite chambre où vous pourrez vous reposer, appuyez-vous sur mon épaule et venez...

LÉON. Vous êtes bien bonne ! (*Il se lève.*)

LA COGNON (*à part*). C'est la première fois depuis vingt ans que j'entends dire que je suis bonne... ça me fait du bien !... (*D'une voix émue.*) Appuyez vous sur mon épaule non beau monsieur... (*Léon s'appuie sur la Cognon, tous les deux sortent par un côté. Vaubert rentre par le fond.*)

SCÈNE HUITIÈME.

VAUBERT, FANFAN.

VAUBERT. Hé ! la Cognon !

LA COGNON (*montrant la tête*). Attends un peu !

VAUBERT (*seul, arpentant la scène*). Coup manqué ! J'ai fait long feu ! (*Entre Fanfan.*) Tiens ! te voilà toi ?

FANFAN. Et toi tu n'es pas parti, beau galant ?

VAUBERT. Je n'ai pas le temps de faire de longs discours.

FANFAN (*de mauvaise humeur*). Ni moi non plus.

VAUBERT. Attends donc que je m'explique un peu...

FANFAN. M'expliquer comme quoi tu veux tout avoir pour toi et ne rien laisser aux autres ?

VAUBERT. Veux tu m'écouter ?

FANFAN. Oui, et dépêche toi d'aborder. (*On frappe à la porte.*) Entrez ! (*Entrent deux voyageurs ivres, par le fond.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

DEUX VOYAGEURS, FANFAN, VAUBERT, LA COGNON.

PREMIER VOYAGEUR. Bonjour la compagnie !

SECOND VOYAGEUR. Bonjour la compagnie, c'est vous qui êtes le maître de la cabane ? (*Entre la Cognon.*)

LA COGNON. C'est moi !

PREMIER VOYAGEUR. Traitez-nous alors ! j'ai soif.

VAUBERT (*à Fanfan*). Les connais-tu ?

FANFAN. Non !... Ils sont joliment pleins tous les deux... ce sont des sauteurs de cages, regardes le costume... ils doivent avoir des fonds !...

PREMIER VOYAGEUR. Hé vous autres, les amis, c'est moi qui paie ici ce soir.

FANFAN. Ce n'est pas de refus.

PREMIER VOYAGEUR. Nous sommes en plaisir ce soir, et on a de quoi payer. (*Il frappe sur sa cuisse et fait résonner des pièces d'argent.*)

LA COGNON. Servez-vous messieurs. (*Tous se servent à boire.*)

SECOND VOYAGEUR. A la santé des amis et de la bourgeoise !

LA COGNON. Alors je prends un verre moi aussi. (*Elle se verse à boire.*)

TOUS. A la santé des amis !

PREMIER VOYAGEUR. Hé ! ho ! la bourgeoise, ta boisson est baptisée double, faut boire double pour y goûter un peu. Amènes encore tes cruchons... tu t'appelles la tomate hein, toi ? (*Hoquet.*)

LA COGNON (*offensée*). Pas plus tomate que t'es un concombre ! mangeur de lard !

VAUBERT. Tais toi donc, la Cognon, tu n'as pas compris le monsieur ! (*Pendant ce dialogue le second voyageur sort. Au premier voyageur.*) Mais votre ami est sorti ?

PREMIER VOYAGEUR. (*Hoquet.*) Il va rentrer, buvons en attendant. (*Il avale un grand verre de boisson.*) Hé donc ! la femme ! ta cambuse tourne ! As-tu un banc ?... ta lampe fume, (*Hoquet.*) le plancher va défoncer. (*Hoquet. Il chancelle et va s'allonger sur une banquette. La Cognon sort par la porte latérale.*)

VAUBERT. Attention, Fanfan !

FANFAN. Ça y est !... mais l'autre va rentrer.

VAUBERT. Il n'y a pas de danger, il est aussi saoûl que celui-ci, et il doit-être allé dormir sous la remise.

FANFAN. Que veux tu faire ?

VAUBERT. Dégraisser celui-ci, puis l'autre, et après, filer.

FANFAN. A pied ?

VAUBERT. Non ! en voiture ! Je suis parvenu à arrêter un cheval attelé, à deux arpents d'ici. Je l'ai remisé derrière la maison, sans bruit, et j'ai prêté le mien en échange, comprends-tu ?

FANFAN (*pensif*). Ah oui, oui ! et après ?

VAUBERT. Je te conterai cela en détail une autre fois. En attendant, à l'œuvre !

FANFAN. (*Il enlève au voyageur endormi un ceinturon de cuir.*) Voilà le chat ! Comptes ça toi...

VAUBERT (*après avoir compté*). Deux cents piastres ! Je te les donne—prends les et écoutes moi.—Ce soir, j'ai visé un coup qui a manqué, mais je vais m'y prendre d'une autre façon. Demain soir, tu iras avec Filfin, prendre en cachette une des chaloupes de Vincent, et tous les deux, vous irez m'attendre au bout du grand quai Bonsecours, avec une corde attachée à un caillou... au moment où je sifflerai vous m'attaquerez ainsi que celui qui m'accompagnera, vous ferez semblant de m'assommer, je tomberai par terre, vous baillonnerez l'autre et vous le jetterez à l'eau avec la corde et le caillou... Comprends-tu ?

FANFAN (*pensif*). Un peu, oui, et après ?

VAUBERT. Après... vous vous en irez sans dire un mot... et, si vous ne me voyez point demain soir, à l'endroit désigné, vous y retournerez tous les soirs, jusqu'à ce que vous m'y rencontriez. Comprends-tu ?

FANFAN. Un peu plus, oui, et après ?

VAUBERT. Après ! après ! On verra !

FANFAN. On verra ! Quoi ?

VAUBERT. Une petite fortune à diviser en trois.

LA COGNON (*rentrant*). Faites pas de sottises vous autres, les pierres parlent, vous savez !

VAUBERT (*en montrant un coutelas*). Les femmes aussi parlent... Vois tu ce joujou là ?... Il va servir à te couper la parole, si tu l'as trop longue, la cousine ! (*A Fanfan qui est resté pensif.*) As tu compris ?

FANFAN (*après un moment d'hésitation*). Oui, assez.

VAUBERT. Allons-nous en alors... Bonsoir la Cognon ! tu soigneras bien tes deux blessés ! (*Vaubert et Fanfan sortent.*)

SCÈNE DIXIÈME.

LA COGNON, LES DEUX VOYAGEURS.

LA COGNON, (*seule*). Triste vie tout de même ! Faut pourtant pas faire de mal au voyageur, cela me porterait malchance !.... J'aime les voyageurs moi, c'est un goût comme un autre. Il y en a bien qui aiment les soldats !.... Si encore, il ne m'avait pas appelé la tomate !... mais il avait pris un coup de trop. (*Elle s'approche du voyageur et lui passe la main*

dans la chevelure, celui-ci se redresse et enlève sa barbe postiche.)

LE VOYAGEUR. Ha ! ha ! ha ! la Cognon dit Bidou.

LA COGNON. Ah mon Dieu Seigneur !

LE VOYAGEUR (*lui mettant la main sur l'épaule*). Silence ! ou je t'assomme... Me reconnais-tu ?

LA COGNON (*s'approchant*). Ah Seigneur du Ciel ! M. Dugal. Ah malheur !

LE VOYAGEUR. Oui Dugal, pour te servir.... Petrus !

SECOND VOYAGEUR (*entrant*). Bonjour la Cognon !

LA COGNON. La police en veut toujours aux pauvres gens ! ne m'emmenez pas... j'ai un voyageur blessé, ici !....

DUGAL. Oui je sais... et je suis venu le chercher. Il sera mieux traité chez lui ; et toi tu seras plus en sûreté au dépôt...

LA COGNON. Pour l'amour du ciel ne m'emmenez point. Je n'ai rien fait !....

DUGAL. Comme de coutume, mais tu as vu et entendu. J'ai besoin de toi comme témoin... Petrus, es tu prêt ?

PETRUS. Depuis longtemps allez !

DUGAL. Alors vidons le boucan.

LA COGNON. Fiez-vous donc aux voyageurs maintenant !

Le rideau tombe.

ACTE 2nd.

(A Montréal.—Une salle de club de jeu, bien meublée, largement éclairée. Buffet chargé, tables de jeu, chromos au murs, banquettes, sofa, porte unique au fond, pendule : 8 heures du soir.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PETRUS (*fredonnant une chanson en époussetant les meubles. Il s'assied sur le rebord d'un sofa, en regardant la pendule*). Déjà huit heures !... Serait-il en retard ? Fatiguant métier après tout.... Ah bast ! si tout le monde disait : fatiguant métier, fatiguant métier ! il n'y aurait bientôt plus que des rentiers. Et le rentier quand il est jeune, ne produit rien et ne vaut pas grand chose ; s'il est vieux, il ne produit guère autre chose que des conseils que les gens ne sont pas toujours disposés à trouver bons..... N'importe, je changerai bientôt de métier, je ne suis pas fait pour être mouchard, moi ! M. Dugal me donne trop d'émotions, et ça me brise. Après cette affaire, je lâche la profession ! Si le Vaubert se doutait du mauvais tour qu'on lui prépare.... Si les messieurs du club savaient quel rôle on me fait jouer ici depuis quelques jours ! Mais ils ne sont pas assez futés pour cela. C'est aussi pour me rapprocher de Julienne que j'ai engagé mes services à ces messieurs. Julienne ! Ah Julienne ! (*Il fait claquer sa langue.*) Si je n'ai pas de malheur, avant Noël prochain, j'aurai le plaisir de présenter à mes amis, madame Petrus Grenache, s'il vous plait !

SCÈNE DEUXIÈME.

PETRUS, DUGAL (*Dugal en gandin*).

PETRUS. M. Dugal !

DUGAL. Chut ! Petrus ! Ici je dois être M. Emard. Personne n'est encore venu ?

PETRUS. Non, monsieur Emard.

DUGAL. Surveilles bien ton homme. Hier il a manqué son coup.. il va recommencer ce soir sans doute... Je reviendrai dans quelques minutes. (*Il sort.*)

SCÈNE TROISIÈME.

PETRUS (*seul*). Quel plan a-t-il dans la tête M. Emard ?...c'est un maître homme tout de même. Ah Vaubert de mon cœur ! Vaubert dit Lamiette ! Quand on pense que ce vaurien-là fréquente le grand monde ! Moi qui l'ai vu ramassant des copeaux, quelque fois même des madriers tout ronds sur le bord de la grève ! On dirait d'un vrai gentleman rien qu'à le voir avec ce jeune fou de Desmars, qu'il suit partout et qu'il plume !... (*on entend trois petits coups discrets à la porte, Julienne dans la porte.*) Ah !...

SCÈNE QUATRIÈME.

PETRUS, JULIENNE.

PETRUS. Vous ici ! mam'selle Julienne.

JULIENNE (*à la porte*). Madame Desmars m'envoie voir si M. Gaspard est ici.

PETRUS (*remontant jusqu'à Julienne*). Non il n'y est pas, mais il est plus que probable qu'il y sera dans quelques minutes... Entrez donc un peu ?

JULIENNE (*câlinant*). Merci, je me sauve, il peut venir quelqu'un !

PETRUS. Personne ne viendra avant vingt minutes. Mais entrez donc ! (*Il prend Julienne par la main et l'entraîne vers un fauteuil, Julienne résiste faiblement. Petrus, tout joyeux lui baise la main, et court au buffet emplir un verre de vin qu'il lui présente.*) C'est du bon, je vous le garantis !

JULIENNE. Je veux bien le prendre, mais à la condition que vous soyiez sage... (*Elle tend la main, Petrus va gravement reporter le verre sur le buffet.*)

PETRUS. Je ne donne rien pour rien... Ce n'est pas un mal, de vous embrasser la main, je suppose !

JULIENNE. Vous vous fâchez ?... Je m'en vais alors : et bonsoir monsieur Petrus !

PETRUS. Non, non, restez... Je ne suis pas fâché. J'ai dit cela pour rire. Mam'selle Julienne, je ne peux rien vous refuser, je veux tout vous donner ! tout, tout ! pour...

JULIENNE. La ! la ! Voilà qu'il s'excite maintenant. (*Elle boit le vin.*) Vous êtes bien sûr que M. Gaspard sera ici ce soir ?

PETRUS. Pourquoi voulez-vous savoir cela ?

JULIENNE. Allez le demander à sa mère... Je me sauve... (*Elle se lève et court à la porte. Petrus va pour l'arrêter, elle lui échappe.*)

PETRUS. Je te rejoindrai bien va !... (*On frappe.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

PETRUS, VAUBERT.

PETRUS. Entrez, c'est ouvert !

VAUBERT. Personne ici encore ?

PETRUS. Il n'est pas neuf heures.

VAUBERT. C'est juste. C'est à neuf heures que Gaspard et les autres m'ont donné rendez-vous ici. (*Il regarde Petrus, occupé à épousseter les meubles. A part.*) C'est étrange !... s'il avait une moustache en crocs... mais ce n'est pas possible... Monsieur !...

PETRUS. Oui monsieur.

VAUBERT (*à part*). Même voix... Mais non il a l'œil trop niais.

PETRUS. Monsieur ! vous m'avez appelé ?

VAUBERT. Vos cigares de club sont atroces ! Avez-vous des " Crême de la Crême " ?

PETRUS. Non monsieur.

VAUBERT. Vous avez tort... Voulez-vous aller m'en chercher au plus proche débit... Voici deux piastres, le change est à vous.

PETRUS. J'y cours... (*A part.*) Généreux ! (*Il sort.*)

SCÈNE SIXIÈME.

VAUBERT (*d'abord assis*). J'ai fait coup fourré hier... je ne lâcherai pas prise pourtant... A quoi donc m'aurait servi d'avoir expédié l'oncle Antoine Desmars, il y a six mois ?... Je veux sa nièce et je l'aurai... Je veux aussi l'héritage de l'oncle et je l'aurai. Non pas la moitié, mais tout, tout, tout ! Madame Desmars ne veille pas encore assez sur son fils qui me gêne.... Il me faut toute la fortune des Desmars, et Gaspard est un héritier de trop... Il n'y a que le club pour préparer ce genre d'affaires. Ha ! ha ! Si l'on ne me pend pas, avant longtemps je ferai fortune. (*Il se lève.*) Avec la fortune je me ferai honnête homme et je couvrirai les taches de mon passé avec des bank notes ; pourvu que le bonhomme Antoine Desmars ne ressuscite pas, ce qui serait embêtant ! Allons Vaubert, de l'aplomb ! (*Petrus entre.*) Eh bien ?

SCÈNE SEPTIÈME.

VAUBERT, PETRUS.

PETRUS. Voici les cigares... Je viens de rencontrer M. Desmars accompagné d'un ami ; ils suivent de près M. Dufour et deux ou trois autres que je n'ai pu voir d'assez près pour les reconnaître. Bon ! les voici !

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, DUFOUR ET TROIS HABITUÉS

(*Petrus empressé va placer chapeaux et gants.*)

DUFOUR. C'est donc ce soir la revanche !

UN HABITUÉ. Oui, en effet, c'est bien ce soir.

VAUBERT. Vous êtes si vindicatifs que cela ?

DUFOUR. Hé ! pourquoi pas, votre dernière leçon a été bonne ! et vraiment, puisqu'il nous faut nous mesurer avec un adversaire comme vous, c'est bien le moins que nous fassions voir qu'elle n'est pas perdue.

VAUBERT. Vous me flattez... Je vais donc être obligé, puisque vous êtes si déterminés, de faire appel à tout mon savoir faire, malgré que je ne me sente guère en veine ce soir. Et, quoique je doive vous quitter de bonne heure, j'espère vous procurer, en quelques minutes, le plaisir de perdre, puisque vous y tenez tant. Tout ce que je regrette, c'est que, moi garçon, je serai la cause d'un déficit sérieux dans le budget de vos familles.

DUFOUR. Ah bah ! de la morale ?

UN HABITUÉ. Mauvais moment pour moraliser.

DEUXIÈME HABITUÉ. Allons nous commencer ?

TROISIÈME HABITUÉ. Commençons de suite !

TOUS. Commençons donc.

DUFOUR. Ainsi soit-il ! Les arrivants amèneront du renfort, tenez-vous bien M. Vaubert !

(Ils se placent à table au milieu de la scène du côté gauche et tous entament une partie de Bluff avec les termes connus.)

PETRUS (*courant ouvrir*). En voici du renfort !

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, GASPARD, EMARD.

(*Emard fait un signe discret à Petrus.*)

GASPARD (*ôtant ses gants*). Bonjour, messieurs ! Vous êtes à l'œuvre déjà ! Très bien ! Bravo ! C'est aux ainés de donner l'exemple aux cadets. (*Les joueurs s'interrompant.*) Permettez-moi de vous présenter monsieur Emard, un ami nouveau, avec lequel j'ai eu le plaisir de lier connaissance aujourd'hui même, un galant homme ! (*Les joueurs saluent*).

VAUBERT (*à part*). Emard ! Emard ! Je connais pourtant cette figure ! (*Plus haut.*) Allons-nous continuer ?

EMARD. Veuillez continuer messieurs, ne vous dérangez pas pour moi.

DUFOUR. Vous allez nous rejoindre n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas assez nombreux pour lutter avec M. Vaubert.

EMARD. Veuillez m'excuser messieurs. Je suis un bien triste joueur. Je porte la déveine avec moi, au reste, je préfère vous regarder jouer, cela me suffira.

GASPARD. Mais ça ne nous suffira pas à nous ! (*Il prend le bras de Emard et descend la scène. La partie de cartes se continue avec les autres.*) Nous ne sommes pas forcés de jouer immédiatement... Comment trouvez vous notre ameublement.

EMARD. Gentil ! très chic !

GASPARD. N'est-ce pas ? Nous sommes splendidement installés... aussi, nous nous y amusons bien, on s'y embête moins qu'à la maison ou dans la rue... regardez bien tout cet ameublement... Je vais guetter la première chance de prendre place au jeu.

EMARD. Je n'y tiens pas, je vous le répète, j'aime mieux voir jouer... permettez moi toutefois (*bas*) à titre d'ami, de vous avertir d'être sage.

GASPARD (*étourdiment*). C'est entendu ! Je vais voir les joueurs et guetter le moment de prendre place. (*Il s'approche des joueurs.*)

EMARD (*regardant Vaubert à la dérobée. A part*). C'est bien lui encore ! Un gandin ! Faut pas qu'il me reconnaisse. (*Il met un lorgnon.*)

GASPARD. Venez vous M. Emard ?

EMARD. J'y tiens si peu !

DUFOUR. Mais vous ne ferez pas de façons avec nous, je l'espère : approchez donc !

EMARD. Puisque vous insistez.

(Emard se place à un bout de la table de jeu, faisant face à Vaubert, la partie s'engage de nouveau. Gaspard jouant de fortes mises et risquant beaucoup, termes connus.)

VAUBERT. Ce cher Gaspard, la fortune ne lui fait que des grimaces, un si beau joueur ! cela ne peut durer pourtant. Qui risque rien n'a rien !

EMARD. Qui risque rien, ne perd rien non plus.

VAUBERT. Vraiment !... Mais puisque nous jouons à un jeu de hasard, vaut autant risquer quelque chose, que rien du tout.

GASPARD. C'est cela ! mon ami Emard est un peu timide je crois.

VAUBERT. M. Emard appartient à une association qui aurait banni le jeu de son programme ?

EMARD. En effet. J'appartiens à une

société de bienfaisance, dont le mérite n'est malheureusement pas toujours justement apprécié, mais qui n'en rend pas moins d'excellents services aux honnêtes gens.

VAUBERT. Mes compliments ! Et cela vous paie-t-il ?

EMARD. Parfois oui, le plus souvent, non. Avec cela, nos lois ne nous obligent pas absolument d'être modestes, mais plutôt de couvrir nos actes du voile de la discrétion la plus absolue.

VAUBERT. Une société secrète ?

EMARD. A peu près ; si bien, que nous mettons à chaque instant en pratique cette maxime, qui veut que la main gauche ignore ce que fait la main droite. Ce qui toutefois n'exclut pas la curiosité légitime.

VAUBERT (*ironiquement*). De mieux en mieux. Votre philosophie est bonne et vous feriez un excellent missionnaire.

EMARD. C'est bien possible. Aussi je me fais parfois pêcheur d'hommes.

PETRUS (*qui a écouté le dialogue précédent. A part*). Hum, ça se corse !

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON (*boitant*). Bonsoir messieurs.

DUFOUR. Du renfort !

LÉON. Ne vous dérangez pas, je ne viens point pour jouer.

VAUBERT. Et votre jambe ?

LÉON. Elle est mieux. Gaspard est-il ici ?

GASPARD. Me voici. Vous jouez Léon ?

LÉON. Merci. Vous savez que je ne joue jamais.

GASPARD. Une fois n'est pas coutume.

LÉON. C'est vrai, mais la coutume commence par une fois, puis deux, puis..

DUFOUR. Encore un difficile !

VAUBERT. Je cède ma place à monsieur.

DUFOUR. Et notre revanche ?

TOUS LES JOUEURS. Et notre revanche ?

VAUBERT. Je vais m'exécuter si vous y tenez. Mais j'ai de la déveine et je suis indisposé. Je vous demande congé jusqu'à demain soir.

GASPARD. Non pas ! On croirait à une fuite au moment du danger.

VAUBERT. Puisqu'il en est ainsi, je vous demande un congé de deux heures seulement. Gaspard veux-tu m'accompagner ? Tu me ramèneras.

GASPARD. Je suis en veine dans ce moment, mais dans vingt minutes je te verrai au café Rabat ; est-ce dit ?

VAUBERT. C'est bien alors, et nous reviendrons ici ensemble ? (*Vaubert sort.*)

GASPARD. Oui ! Oui ! Dans une heure. (*Avec éclat*). Paire de valets !

DUFOUR. Trois dames !

EMARD. Suite pleine !

UN HABITUÉ (*étalant son jeu et ramassant l'argent*). Je vous casse messieurs !

GASPARD (*avec découragement, regardant le jeu de l'habitué*). Quatre as ! ! !

DUFOUR. Un beau coup de filet. Cent soixante piastres ! M. Desmars, vous risquez trop et nous sommes forcés de vous suivre ; vous risquez trop jeune homme !

GASPARD. C'est à reprendre. Je double la mise !

LÉON. Voyons Gaspard, sois sage, mon ami !

GASPARD (*surexcité*). Je double la mise !

DUFOUR. Attendons pour cela, le retour de M. Vaubert.

GASPARD (*de mauvaise humeur*). Dans ce cas, je cours le ramener. (*Il se lève et l'on entend du bruit à la porte.*)

PETRUS (*à la cantonade*). Mais nous n'admettons pas de femmes ici !... Mais non !... Si, c'est un club ; mais pour des hommes seulement... On n'entre pas !

(*Une voix de femme à la sortie.*) Mais j'entrerai bien ! (*Une femme voilée entre en repoussant Petrus.*)

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, MADAME DESMARS.

(Les joueurs se sont levés et se groupent du côté gauche de la scène en descendant. Gaspard s'efface. Léon au second plan. Dufour reste près de la table.)

DUFOUR. Quelle est cette femme ?

MADAME DESMARS (*relevant son voile*). Voyez messieurs !

TOUS. Madame Desmars ! !

GASPARD. Ma mère ici !

PETRUS (*sur le devant de la scène*). Sa mère !... Une fière femme ! Et dire que Julienne fait son éducation chez elle !

MADAME DESMARS (*toisant dédaigneusement les joueurs*). Mes compliments

messieurs ! Vous êtes surpris d'avoir ici, à pareille heure, la visite d'une femme ; vous ne vous y attendiez guère je le sais : vous êtes si bien habitués à fuir la société des dames, que je m'explique facilement votre étonnement.

DUFOUR. Mais madame !

MADAME DESMARS. Je sais ce que vous allez me dire... que votre club est honorable ? Eh bien non ! il n'est pas honorable votre club, pas plus que les tripots de bas étage, contre lesquels vous même, M. Dufour, avez à sévir quelque fois. Votre club honorable ! ! Allons donc !... Et que signifient ces piles d'or et ces cartes (*elle prend les cartes et les jette par terre*) et ces carafes remplies de vin ? (*Froidement.*) Mon fils est-il ici ?

GASPARD. Me voici, ma mère.

MADAME DESMARS. Belle compagnie pour un Desmars !

DUFOUR. Permettez-moi madame, de vous faire observer que vous êtes sevère, trop sévère ; votre fils est en bonne compagnie.

MADAME DESMARS. En si bonne compagnie, que je me sens le courage de vous cravacher tous, messieurs les joueurs, qui laissez vos épouses s'ennuyer à la maison, et donnez ici aux jeunes gens, l'exemple de la dépravation. Mais j'apperçois ici M. Léon ! Joli début !... Au revoir M. Dufour ! Vous ne rougirez pas demain, de condamner à la prison, des malheureux moins coupables que vous... Gaspard votre bras s'il vous plaît. (*Elle se dirige vers la porte, en sortant elle jette un regard de mépris sur les joueurs abasourdis.*)

PETRUS. Une fière femme ! Quand je pense que Julienne !.....

Le rideau tombe.

ACTE 3ème.

(Un salon de riche famille bourgeoise, à Montréal ; meubles à l'avenant, guéridon, jardinière et quelques fleurs, piano dans un angle, grande sortie au fond, timbre sur la cheminée, grande glace.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIENNE (*seule, ajustant des fleurs et après avoir jeté un coup d'œil satisfait dans la glace*). Curieux monde que celui où je me trouve !...A quoi ça sert-il donc d'avoir des richesse ?... Hier soir tempête !... Ce matin temps gris dans la maison !... Ce soir fête je suppose !... L'oncle est arrivé,...C'est mon oncle par ici, mon oncle par là. Ah ! ils peuvent bien le choyer ! Un vieux garçon avec des cheveux poivre et sel !... Malgré ce petit défaut, il n'est pas mal mon oncle ! Une grosse fortune paraît-il !... Si tous les vieux garçons étaient comme celui-là, je crois vraiment que je risquerais quelque chose... Hélas ! je n'ai que des cousins sans le sou... pas moyen de risquer la moitié d'un œil ! (*Elle se retourne effrayée.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

JULIENNE, PETRUS.

PETRUS (*entrant sur la pointe des pieds.*) Et pour moi ?... J'ai congé ce soir.

JULIENNE. Allez-vous en malheureux !

PETRUS. J'y suis, j'y reste !

JULIENNE (*effrayée*). Pour l'amour du ciel allez vous en.

PETRUS. Non.

JULIENNE. Pour l'amour de... moi ?

PETRUS. Pour l'amour de vous ? Mais c'est pour cela que je suis venu.

JULIENNE. Mon bon monsieur Grenache ! (*Elle s'approche de Petrus.*) Mon cher... monsieur Petrus ! La bourgeoise va vous surprendre, et me chassera...

PETRUS (*avec insinuation*). Si votre bourgeoise vous chasse, ma mère vous recevra.

JULIENNE. Vrai ?

PETRUS. Vrai, vrai !... Mais je suis venu pour une affaire importante. (*Parlant avec autorité.*) Mademoiselle Julienne, il faut que vous me trouviez une cachette tout près de ce salon...

JULIENNE. Pour quoi faire ?

PETRUS. Je vous conterai cela plus tard... Voyons, pour l'amour de votre bourgeoise qui est une brave femme, dites moi où me cacher... Aidez moi à faire une bonne action. Il faut absolument que, sans être vu, j'entende et je voie tout ce que se passera ici ce soir.

JULIENNE. Puisqu'il le faut... Tenez, prenez cette clef, descendez l'escalier tout près de la porte ; au pied de l'escalier, il y a une chambrette, cachez vous-y... Au-

plafond vous verrez une grille à pivot, ouvrez-là et vous pourrez tout voir et tout entendre,... mais prenez garde,... ne touchez à rien.

PETRUS. Personne ne viendra me déranger ?

JULIENNE (*souriant à Petrus*). Personne je vous l'assure.

PETRUS (*avec aplomb*). Tant mieux !

JULIENNE. Sauvez-vous avant que l'on vienne... (*Petrus sort.*)

SCÈNE TROISIÈME.

JULIENNE. Peut-on faire de pareilles peurs ! A moi qu'une paille en croix fait trembler. (*Elle s'assied émue.*) Si monsieur Petrus s'avisait de me chiper quelque chose ! Ah bast, qu'il chipe... Je le lui donne... Je lui en ai déjà tant donné !... (*Entre Antoinette.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

JULIENNE, ANTOINETTE.

ANTOINETTE. Il m'a semblé que vous parliez à quelqu'un ?

JULIENNE. Oui mademoiselle !

ANTOINETTE. A qui donc ?

JULIENNE. A moi-même.

ANTOINETTE. A vous même !... Je croyais pourtant avoir entendu la voix d'un homme.

JULIENNE (*naïvement*). Vous savez bien mademoiselle, que s'il était venu un monsieur dans ce salon, ce n'était pas pour moi, et il y serait encore...Vous attendez quelqu'un ?

ANTOINETTE. Des amis de mon frère. (*Julienne fait la grimace.*) Des jeunes gens, bien ! Monsieur Hertel, monsieur Vaubert, monsieur Emard.

JULIENNE (*du ton de la flatterie*). De tous ceux là, c'est monsieur Hertel qui est le plus... le plus...

ANTOINETTE. Et monsieur Vaubert, n'est-il pas de votre goût ?

JULIENNE. Ah bien non mademoiselle, il a un mauvais œil,... mais cela ne me regarde pas...

ANTOINETTE (*d'un air distrait*). Peut-être... Vous monterez tout-à-l'heure pour m'aider à refaire ma coiffure... (*Elle sort. Julienne fait la moue.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

JULIENNE (*seule*). Mademoiselle a deux cavaliers maintenant... Bien sûr, un de trop... C'est comme cela dans le grand monde : on y parle en termes, on y fait de beaux saluts, on barbouille du papier avec du crayon, et quand il est bien barbouillé, on dit qu'on a dépeint un singe, un perroquet, et après cela on va trouver un écrivain pour qu'il en parle dans sa gazette... Tous les soirs, on chatouille cette grande boîte à musique, en miaulant des chansons de théâtre !... Mais la couture, le raccommodage, la soupe ? Bernique ! Ça gâte les mains paraît-il ; on n'a pas de temps pour cela ! Rien que pour les beaux messieurs... (*Elle s'arrête interdite.*) Voici mon oncle !

SCÈNE SIXIÈME.

JULIENNE, MADAME DESMARS, ANTOINE DESMARS.

MADAME DESMARS (*entrant, au bras d'Antoine*). En effet, cher beau frère, je n'ai guère éprouvé de consolation depuis que j'ai perdu mon mari, vous arrivez bien à propos, pour m'aider à contrôler votre neveu. (*Julienne se retire discrètement vers la sortie.*)

ANTOINE. Mais je l'ai à peine entrevu, mon neveu, depuis mon arrivé ce matin ! Est-il à la maison ?

MADAME DESMARS. Il devrait y être, après ce qui s'est passé hier au soir... Julienne ! monsieur Gaspard est-il ici ?

JULIENNE. Je crois que oui...

MADAME DESMARS. Allez le prévenir que son oncle désire le voir... après, vous irez aider mademoiselle Antoinette à s'habiller. (*Julienne sort.*)

SCÈNE SEPTIÈME.

ANTOINE, MME DESMARS (*tous deux assis sur le sofa.*)

ANTOINE. Que s'est-il donc passé hier soir ?

MADAME DESMARS. Je suis allé chercher votre neveu dans un club de joueurs, à quelques portes d'ici, et j'ai fait comprendre à messieurs ses amis, ce que je pensais de leur conduite.

ANTOINE. Oh ! le jeu maudit ! C'est

pire que l'ivrognerie, pire que le vol, pire que la prostitution ! C'est tout cela à la fois et plus encore, quand ce sont des chefs de famille qui s'y livrent. Mais pardon !....

MADAME DESMARS. Laisssons de côté ce triste sujet, parlons de vous... Quelle bonne inspiration vous avez eue de nous revenir !... Notre maison sera plus gaie désormais.

ANTOINE. Une circonstance assez extraordinaire m'a décidé à quitter l'Ouest, pour venir me reposer ici. . J'ai comme vous le savez, amassé une fortune assez rondelette, dont j'ai fait deux parts ; la première, pour Gaspard, l'autre pour ma filleule Antoinette ; à l'exception d'une petite réserve pour mes menus plaisirs de vieux garçon... A la condition toutefois de finir mes jours, soit chez l'un, soit chez l'autre... Au cas du décès du neveu avant la nièce, tout l'héritage appartiendra à cette dernière, et vice versa... J'ai fait dresser en conséquence, les papiers nécessaires que j'ai expédiés à un notaire de Montréal, pour plus de sûreté... Si, ce que je ne souhaite pas, Gaspard et moi, nous mourions demain, Antoinette serait un splendide parti, n'est-ce pas ? Un double héritage ! Celui de son père et le mien réunis, il y aurait de quoi exciter les convoitises des Montréalais, un million !... mais tout cela n'est que pure supposition...

MADAME DESMARS. Pure supposition vous le dites;... car vous êtes encore vert, on ne vous donnerait pas quarante ans, cher beau frère !

ANTOINE. Je puis bien en dire autant de vous, belle veuve ! On ne vous donnerait pas, foi de garçon, plus de vingt-neuf ans et onze mois, dans ce moment !

MADAME DESMARS. Toujours flatteur et galant !...Mais veuillez continuer votre récit.

ANTOINE. Il y a six mois, environ, je fis la connaissance d'un individu du nom de Lamy, avec lequel je me liai d'amitié ; c'était un charmant garçon, apparemment ; plein d'obligeance, d'un physique agréable... bref, au bout d'un mois, il connaissait parfaitement mes goûts et ma fortune et ma parenté... Un soir, je l'invitai à ma pension et l'amenai avec moi.. Quelle ne fut pas ma surprise en entrant dans mon appartement de le voir lever sur moi, sa main armée d'un coutelas... J'essayai de résister, mais l'étonnement me paralysait ; je sentis le froid d'une lame entre mes deux épaules et je tombai, n'ayant pas même la force d'appeler au secours... En retrouvant ma connaissance au bout de trois heures, je me vis couché dans un lit d'hôpital ; heureusement, le chirurgien qui me pansa, me déclara de suite, que le coup n'était pas mortel.

MADAME DESMARS. Comme c'est affreux !

ANTOINE. Quant à Lamy, je ne l'ai plus revu... Lorsque je fus en état de voyager, je pris le parti de retourner au Canada, et me voici.. S'il m'arrive encore de recevoir des coups de poignard, j'aurai du moins la consolation de mourir dans mon pays, au milieu de ceux que j'aime.

MADAME DESMARS. Mais vous ne mourrez pas maintenant, la Providence vous conservera pour m'aider à ramener mon pauvre Gaspard dans le bon chemin... Vous m'aiderez ? (*Avec chaleur.*) Vous m'aiderez, n'est-ce pas ? (*Essuyant une larme*) à en faire un homme utile, digne du nom qu'il porte ?

ANTOINE. Je vous le promets, chère belle-sœur !... Vous avez donc à vous plaindre de lui ?

MADAME DESMARS. Hélas !... J'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher de se dévoyer,... mais les mauvais amis l'ont emporté sur la mère...Aujourd'hui, la vie en famille est tellement négligée, que les jeunes gens n'offrent guère de bonnes garanties pour l'avenir.

ANTOINE. Et les jeunes filles ?

MADAME DESMARS. En général elles sont infiniment supérieures, en instruction et en savoir vivre ; malheureusement, l'éducation qu'elles reçoivent est incomplète, et lorsquelles sortent des écoles pour se heurter à la vie pratique, à la vie du ménage, elles sont toutes désorientées, les pauvrettes ; ce n'est pas comme dans notre jeune temps !

ANTOINE. Et les garçons, dans mon jeune temps, étaient plus rangés qu'aujourd'hui, ils aimaient mieux la maison, la famille. (*Gaspard entre.*)

SCÈNE HUITIÈME.

ANTOINE, MME DESMARS, GASPARD.

GASPARD (*allant droit à son oncle et lui tendant la main*). Et c'est parce que les jeunes gens de votre temps aimaient beaucoup la famille, que vous êtes resté garçon ;... l'amour de la famille doit être endormi maintenant, cher oncle ?

ANTOINE (*surpris*). Mais mon neveu !

GASPARD (*étourdiment*). Mais il peut se réveiller !

MADAME DESMARS (*sévèrement*). Mon fils :... si vous n'avez pas l'amour de la famille, tâchez du moins d'en avoir le respect ;... votre oncle a droit à autre chose que des impertinences, de votre part.

GASPARD. Mon oncle comprend que je ne suis pas sérieux.

ANTOINE. En effet.

GASPARD. Ma mère est bien sévère... Faut pourtant que jeunesse se passe.

ANTOINE. A bien faire...

MADAME DESMARS. Et en compagnie de bons amis.

GASPARD (*s'en allant effeuiller des fleurs. A part*). Ecoutez-moi donc ce sermon ! (*Antoine et Madame Desmars continuent de causer à voix basse. Haut.*) Mon oncle oublie qu'il a été jeune.

ANTOINE. Au contraire, je m'en rappelle comme si c'était d'hier...

GASPARD. Et que, lorsqu'on lui fermait au nez la porte d'une maison, il y pénétrait par la cheminée.

MADAME DESMARS. Gaspard !

GASPARD. La mode a changé depuis, aujourd'hui, on va au club.

ANTOINE. Et l'on y pénètre par une porte dérobée, le feutre rabattu sur les yeux, et... (*Madame Desmars lui prend le bras, il se lève avec elle.*)

GASPARD (*à part*). Je vois que je n'aurai guère d'amusement ici, ce soir.

MADAME DESMARS. Vous attendez quelques amis ?

GASPARD. M. Vaubert, Léon qui est beaucoup mieux de sa chute, mais il ne viendra que tard. J'attends aussi M. Emard. (*Julienne entre annonçant M. Vaubert.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

MADAME DESMARS, ANTOINE, GASPARD. VAUBERT.

ANTOINE (*à part*). Est-ce que je rêve ?

VAUBERT (*saluant*). Madame.

GASPARD. Bonjour cher bon !

ANTOINE (*à part*). Vaubert ! Vaubert ! (*Il met son lorgnon et le regarde.*)

MADAME DESMARS. Monsieur Vaubert,.... monsieur Antoine Desmars,... mon beau frère,... qui nous arrive de l'Ouest.

VAUBERT. Très honoré de faire votre connaissance M. Desmars.

ANTOINE (*interloqué, ajustant son lorgnon*). Et moi,... moi,... également... (*Il tousse.*)

GASPARD (*à Vaubert, à part*). Dis donc, tâche de me faire sortir d'ici... On est en frais de me sermonner !

VAUBERT. Mais il me faut voir Mademoiselle Antoinette avant...Tu sais pourquoi ?

GASPARD (*sonnant le timbre. A Julienne qui se présente à l'entrée*). Allez prévenir ma sœur qu'on l'attend ici. (*Pendant ce dialogue, Antoine ajuste souvent son lorgnon en examinant Vaubert.*)

MADAME DESMARS (*à Antoine*). Nous allons laisser les jeunes gens s'amuser... Venez-vous ?

ANTOINE (*même jeu*). Oui,... madame.

MADAME DESMARS. Amusez-vous bien mes enfants.

ANTOINE (*même jeu*). Oui, amusez-vous bien... ici... (*Il sort avec Madame Desmars. Antoinette entre.*)

SCÈNE DIXIÈME.

GASPARD, VAUBERT, ANTOINETTE.

ANTOINETTE. C'est bien aimable de votre part, d'être venu, monsieur Vaubert. Vous nous fournissez une occasion de plus, de vous remercier pour votre généreuse intervention, dans cette auberge...

VAUBERT. C'était mon devoir de venir chercher de vos nouvelles à ce propos, et de venir en même temps saluer cet oncle qui vous arrive de si loin...

GASPARD. Un oncle qui n'a pas l'air commode, un vieux garçon à cheval sur des principes ! Un contre sens !... Moi

aussi, j'en ai des principes, mais je les ménage pour plus tard. Je fais comme lui... en attendant je veux m'amuser.

ANTOINETTE. Trop parler, nuit !

VAUBERT. Vous avez raison mille fois mademoiselle... Avec des oncles à héritage,... trop parler nuit.

GASPARD. Et trop gratter cuit... C'est un principe cela ; alors vivent les principes ! Et je me tais.

VAUBERT. Je te le conseille.

ANTOINETTE. Merci monsieur Vaubert.

GASPARD. Je me tais je vous le répète ! Mieux que cela mes amoureux, je m'absente, et quand vous aurez fini de roucouler, je reviendrai.. Mon bon Vaubert, nous irons faire une promenade après la séance, n'est-ce pas ?

VAUBERT. Bien volontiers. (*Exit Gaspard*).

SCÈNE ONZIÈME.

ANTOINETTE, VAUBERT.

ANTOINETTE (*timidement*). Voulez-vous une fleur ? (*Elle en prend une et la lui donne.*)

VAUBERT. C'est charmant ! (*A part.*) Elle me provoque !

ANTOINETTE. Mais n'y attachez point de signification...

VAUBERT. Au contraire ! (*Antoinette prend le sofa.*)

ANTOINETTE. Pourquoi au contraire ? (*Vaubert s'appuie sur un dossier de fauteuil près d'elle.*)

VAUBERT. Parce quelle me fournit une occasion inattendue, de vous exprimer des sentiments que je refoule depuis longtemps au fond de mon cœur.

ANTOINETTE (*rougissant*). Etes vous sérieux monsieur M. Vaubert ?

VAUBERT. Si je suis sérieux !... Admis depuis longtemps dans la maison de votre mère, je vous ai observé, de l'observation j'ai passé à l'admiration. Et dois-je le dire ? Ce sentiment a bientôt fait place à un autre qui m'envahit tout entier... longtemps j'ai hésité à vous le dire, (*Antoinette fait un léger mouvement, elle est interdite*) et pourtant il est bien intense, bien vrai ; il me domine entièrement, il est devenu le mobile de tous mes actes... Je... (*Il s'approche d'Antoinette et plie le genoux devant elle et lui prend la main.*)

ANTOINETTE. Ah !

VAUBERT. Je vous aime mademoiselle ;...voulez-vous accepter cet amour ? Oh ! dites oui...

ANTOINETTE (*encore interdite*). Oui...

VAUBERT. Qu'ai-je entendu ?... Oui ! vous permettez ? (*Il se relève, et avec feu.*) A moi l'avenir !...

ANTOINETTE (*reprenant son sang froid*). Je permets, mais à la condition que ma mère soit consultée, ainsi que mon oncle... Monsieur Vaubert, il vous reste à vous faire aimer... J'appartiendrai au plus digne...

VAUBERT. Je consulterai votre mère... et votre oncle saura bien se rendre aux raisonnements que je lui ferai.

ANTOINETTE (*naïvement*). Je vous le répète, j'appartiendrai au plus digne... et sans réserve... (*Gaspard entre.*)

SCÈNE DOUZIÈME.

GASPARD, ANTOINETTE, VAUBERT.

GASPARD. Sans réserve ! Beau dommage ! Bien dit petite sœur !... Si tu as des réserves à faire, que ce soit avant ton mariage ;... car après vois-tu, notre oncle te dira que c'est contre les principes... Vous devez avoir fini de roucouler... Je m'embête pendant que vous vous amusez... Allons-nous sortir, Vaubert ?

VAUBERT. Si tôt ?

ANTOINETTE. Tu veux sortir ?

GASPARD. Petite sœur ; je t'enlève ton Don Juan pour quelques minutes seulement, (*Il embrasse Antoinette*) histoire de me distraire.

ANTOINETTE. Et moi donc ?

GASPARD. Je te le ramenerai, veux-tu ?

ANTOINETTE. Ne sois pas longtemps absent... Maman n'aime pas cela, ni moi plus.

VAUBERT. Je vous promets de le ramener moi-même...

GASPARD. Au revoir madame Vaubert ! (*Il entraîne Vaubert dehors.*)

SCÈNE TREIZIÈME.

ANTOINETTE. Je lui ai promis de m'aimer, à lui aussi... Comment ma mère va-t-elle juger cela ?... Et ce pauvre Léon qui m'aime depuis si longtemps, et qui a failli se faire tuer pour moi, il y a à peine deux jours !... (*D'un air satisfait*).

Qu'importe !... je n'ai pas dit que je les aimais, ni l'un ni l'autre. Deux rivaux pour moi !... Mes bonnes amies vont elles un peu rager de jalousie ! (*Madame Desmars entrant lentement.*)

SCÈNE QUATORZIÈME.

ANTOINETTE, MADAME DESMARS.

MADAME DESMARS. Seule ?

ANTOINETTE. Gaspard a entraîné monsieur Vaubert... pour quelques minutes seulement.

MADAME DESMARS. C'est peu galant de sa part. Je crains toujours qu'il n'arrive malheur à ton frère... Il est si étourdi.

ANTOINETTE (*s'approchant de sa mère*). Monsieur Vaubert a eu le temps de me dire qu'il m'aimait.

MADAME DESMARS (*froidement*). Et puis ?

ANTOINETTE. Et puis... c'est tout... Monsieur Léon !

SCÈNE QUINZIÈME.

MADAME DESMARS, ANTOINETTE, LÉON.

LÉON (*boitant légèrement*). Madame ! Mademoiselle ! Je suis un peu en retard.

MADAME DESMARS (*souriant*). Ce n'est pas le club qui vous a retardé ?

LÉON. Non madame : un peu les affaires, un peu cette entorse...

ANTOINETTE. Qui n'est pas bien grave, puisque vous voilà.

LÉON. J'avais décidé de venir saluer monsieur Antoine Desmars... A propos, je viens de rencontrer Gaspard avec monsieur Vaubert.

ANTOINETTE. Ils viennent justement de nous quitter.

LÉON. De vous quitter !... M. Desmars a-t-il bien vieilli ?

SCÈNE SEIZIÈME.

MADAME DESMARS, ANTOINE, ANTOINETTE, LÉON.

ANTOINE (*entrant*). Jugez si j'ai vieilli.

LÉON (*allant à Antoine*). Mais non, du tout... Combien je suis heureux de vous revoir encore si jeune ! .. En apprenant votre arrivée, j'ai résolu de venir vous souhaiter la bienvenue, aussitôt que possible.

ANTOINE (*d'un air protecteur*). Toujours l'aimable garçon que j'ai vu bambin,... le fils de la charmante femme que j'ai autrefois connue jeune fille, et qui a préféré s'appeler plutôt madame Hertel que madame Desmars... Il faut croire que j'en étais indigne. Le fait est, que depuis cette époque de ma jeunesse, je n'ai pas cherché à me rendre digne d'aucune femme.

MADAME DESMARS. Et vous avez eu tort.

ANTOINE. Trop tard maintenant.

ANTOINETTE. Mieux vaut tard que jamais.

ANTOINE. Vraiment ! belle nièce... Je le répète, il est trop tard !... Je reste garçon pour le plus grand bien de mes petits neveux. (*Il regarde Antoinette d'un air narquois.*) Mais je m'aperçois que Gaspard n'est plus ici !

ANTOINETTE. Il est sorti avec monsieur Vaubert ;... il va rentrer bientôt.

ANTOINE. Ce monsieur Vaubert ressemble beaucoup à quelqu'un que j'ai très bien connu dans l'Ouest... Quelle est son occupation ?

MADAME DESMARS. Je l'ignore.

ANTOINETTE. Je n'en sais rien, non plus... Mais c'est un gentilhomme.

ANTOINE (*froidement*). Je vous le souhaite... Vous ne savez point ce qu'il fait ;... et vous le déclarez un gentilhomme ?

ANTOINETTE. C'est l'ami de Gaspard.

ANTOINE. Tant pis... A mon avis, un gentilhomme doit avoir une occupation utile ;... connue de ses concitoyens, et plus particulièrement de celles qui le reçoivent dans leur intimité.

MADAME DESMARS. Il ne frequente point les clubs de jeu,... c'est déjà quelque chose en sa faveur.

LÉON (*piqué*). Est-ce que ceci s'adresserait à moi ?

MADAME DESMARS. Un peu, oui.

LÉON. Alors vous condamnez indistinctement les habitués des clubs et ceux qui n'y vont qu'accidentellement.

MADAME DESMARS. La fréquentation habituelle des clubs de jeu, commence par des visites accidentelles.

ANTOINETTE. Maman, vous faites de la

peine à monsieur Léon ; pourquoi lui parler de la sorte ?

MADAME DESMARS. Parce que je l'ai surpris au club hier.

ANTOINE. Hein !... Toi Léon ?

ANTOINETTE. Vous monsieur Léon ?

LÉON. Mademoiselle !

MADAME DESMARS. C'est encore heureux qu'il y ait une Providence... Sans elle je serais exposée à confier le bonheur de ma fille à quelqu'un que je ne connais pas.

LÉON (*piqué*). Et qui donc vous la demande ?

ANTOINE. Défends-toi Léon.

LÉON (*se contenant à peine*). Eh bien non, je ne me défendrai point contre un parti pris de m'accuser quand même... Je ne fréquente point les clubs de jeu que j'ai en horreur... Mais je vois qu'on a perdu ici, l'habitude de faire une distinction convenable, entre l'homme qui travaille et se rend utile, et le gandin servant d'annonce aux marchands-tailleurs et aux bottiers... Je le regrette... Je vois qu'il n'y a plus de place pour moi dans cette maison.

ANTOINETTE. Maman !

ANTOINE. Jeune homme, tu te défends mal...

MADAME DESMARS. Monsieur Léon ne tient pas à dire pourquoi il était au club hier.

ANTOINETTE. Mais dites-le donc monsieur Léon.

LÉON. Si je dis que j'y étais pour affaires, on ne voudra pas me croire.

MADAME DESMARS. Ce sera difficile.

LÉON (*choqué, il prend son chapeau*). Alors je comprends que je suis éconduit.. Adieu madame. Adieu mademoiselle. (*Il va pour sortir, Julienne entre en tenant une lettre.*)

SCÈNE DIXSEPTIÈME.

LES MÊMES, JULIENNE.

JULIENNE. Un cocher de place vient de me remettre ceci pour madame, il a l'air tout bouleversé.

MADAME DESMARS (*prenant le papier*). Encore quelque mauvaise nouvelle. (*Elle l'ouvre en tremblant*).

ANTOINE (*lui prenant le papier et lisant*). " A Madame Desmars—Ne laissez point " sortir votre fils, ce soir, sa vie est en " danger." "Signé Dugal." (*A part.*) Aie ! si mes soupçons étaient fondés... (*On entend le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre.*)

ANTOINETTE. Julienne, allez voir d'où vient ce bruit. (*Exit Julienne.*)

LÉON (*qui s'était tenu à la sortie*). Je vous ai dit adieu, madame Desmars, mais en souvenir de votre bienveillance passée je cours savoir où est Gaspard.

MADAME DESMARS (*inquiète*). Ah ! merci.

ANTOINETTE. Oh ! ramenez nous mon frère... Maman mourrait s'il lui arrivait malheur... Vous nous le ramenerez n'est-ce pas, monsieur Léon ? (*Elle s'approche de Léon qui reste impassible.*)

LÉON. Adieu Antoinette.

ANTOINE. Attends moi, je te rejoins. (*Exeunt Léon et Antoine.*)

SCÈNE DIXHUITIÈME.

MADAME DESMARS, ANTOINETTE, JULIENNE.

ANTOINETTE. Du courage ma mère. Gaspard est avec monsieur Vaubert, il reviendra sûrement.

MADAME DESMARS (*se levant*). Quelque chose me dit qu'un malheur est arrivé. Mon Dieu !

ANTOINETTE. Venez vous reposer dans votre chambre... (*Elle l'entraîne vers la sortie et rencontre Julienne.*) D'où venait ce bruit ?

JULIENNE. Une fenêtre poussée par le vent. (*Madame Desmars et Antoinette sortent.*)

JULIENNE (*seule, poussant la grille du pied*). Ah ! le Petrus. Il a eu peur d'être dérangé.

Le rideau tombe.

ACTE 4ème.

(Même endroit, même décors. Le lendemain dans l'après-midi.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, JULIENNE.

ANTOINE (*assis près d'une table chargée de journaux et tenant un journal. A Julienne qui entre et apporte d'autres journaux. Il tousse*). Comment est votre maîtresse ?

JULIENNE. Elle pleure toujours... Il y a de quoi !

ANTOINE (*toussant et toisant Julienne*). Comment ? A-t-on appris du nouveau ?

JULIENNE. Non pas,... mais...

ANTOINE (*même jeu*). Mais ?...

JULIENNE. C'est que,... je n'aime pas ce monsieur Vaubert qui a amené monsieur Gaspard hier,... il a un mauvais regard... et...

ANTOINE (*même jeu*). Ensuite ?

JULIENNE. J'ai appris que c'était un vaurien... C'est un ami qui me l'a dit.

ANTOINE. Ah ! tu as un ami toi ?

JULIENNE. Pourquoi pas !... et ce n'est pas un joueur, je vous le promets, c'est un bon travaillant qui...

ANTOINE (*même jeu*). Tant mieux. (*Il prend un journal. Julienne s'éloigne. Antoine la regarde s'éloigner. Il fait une pantomine indiquant qu'elle est agréable. Il parle.*) Voyons le *Monde*. (*Lisant.*) " La Protection et les Grits." Ah bah ! Une vieille chanson usée comme une nuque chauve. (*Lisant.*) " Une bonne prise." (*Parlé.*) La police en fait donc des bonnes prises ! (*Lisant.*) Hier au soir, le grand connétable accompagné d'une douzaine d'hommes déterminés, a fait subitement irruption dans un tripot de la rue Bonaventure, et a surpris, en flagrant délit, sept *gamblers* fort connus. Ces intéressants personnages voulurent faire quelque résistance, mal leur en prit, car en un tour de main, les agents de l'autorité s'emparèrent des cartes et des pièces d'or étalées sur la table, ainsi que des joueurs eux-mêmes qui ont comparu ce matin devant le juge de police, pour subir un premier interrogatoire. (*Parlé.*) Seront-ils acquittés ? J'espère bien que non ; on ne devrait pas mieux traiter les gamblers que les voleurs..... Voyons maintenant *La Patrie*, (*Lisant.*) " La France républicaine !" (*Parlé.*) Ce n'est pas une nouvelle cela. (*Lisant tout d'un trait.*) Depuis que la France s'appartient à elle-même, qu'elle n'est plus la chose d'un particulier plus ou moins honnête homme, qu'on appelait le roi ou l'empereur ; depuis qu'elle a cessé d'être une machine en exploitation, entre les mains d'un seul individu, la France, livrée à sa propre initiative, nullement gênée dans sa force d'expansion, est devenue plus belle, plus prospère que jamais ! Son peuple est content !... La France rayonne sur l'humanité pour laquelle elle est devenue le phare lumineux, lui indiquant le chemin d'un avenir heureux... (*Il s'essuie le front en soufflant.*) C'est beau cela... Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que les nations marchent toutes à la tête les unes des autres en prétendant s'éclairer toutes..... ! (*Lisant*). " Un coup " de filet. La police a fait hier une des- " cente dans un bouge de la rue Bona- " venture, tout a été saisi ; les cartes, l'ar- " gent et les joueurs. Les autorités sont " décidées à sévir... (*Parlé.*) A peu près comme pour les auberges... Mais je ne vois rien touchant mon estimable neveu et son ami Vaubert, l'amoureux d'Antoinette... Oh ! le bandit, si c'était lui !... mais non pourtant.

SCÈNE DEUXIÈME.

ANTOINE, JULIENNE.

ANTOINE (*fixant Julienne qui lui présente un pli cacheté*). Hum !... D'où vient ce papier ?

JULIENNE. C'est le facteur qui me l'a remis.

ANTOINE (*même jeu après avoir lu*). Ce monsieur Emard qui envoie ce billet,... le connais-tu petite ?

JULIENNE. (*A part.*) Petite !... (*Haut.*) Non monsieur.

ANTOINE (*même jeu*). Puisse-je voir ta maîtresse ?

JULIENNE. La jeune ?

ANTOINE (*même jeu*). Non, sa mère.

JULIENNE. Je ne sais pas monsieur.

ANTOINE (*même jeu*). Va lui dire que je désire lui parler. (*Julienne sort en jetant une œillade moqueuse à Antoine qui la regarde sortir et qui tousse.*)

SCÈNE TROISIÈME.

ANTOINE (*regardant la sortie. D'un ton découragé*). Si jeunesse savait... (*Avec sérieux.*) C'est un étrange billet que celui-ci... (*Lisant.*) " Monsieur, J'aurai " l'honneur de faire votre connaissance, " en allant demain présenter mes hom- " mages à madame Desmars, à titre " d'ami de monsieur Gaspard, son fils. " A cette occasion, serez vous assez obli- " geant de m'accorder quelques minutes

" d'entretien particulier, sur un sujet qui " est très important pour vous. Signé " Emard." (*Parlé.*) Ce billet porte la date d'hier, onze heures du soir ; à propos de quoi cet homme m'écrit-il ? Attendons-le... (*Madame Desmars entre.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

ANTOINE, MADAME DESMARS.

ANTOINE (*allant à la rencontre de madame Desmars*). Comme vous paraissez souffrante !

MADAME DESMARS. Mon pauvre Gaspard ! (*Elle s'assied en pleurant.*)

ANTOINE (*debout*). Le malheureux !... Permettez-moi toutefois, belle-sœur, de vous dire que vous n'avez point de motifs sérieux pour vous désespérer si fort.

MADAME DESMARS. Hélas ! Et ce lugubre avertissement d'hier ?

ANTOINE. Qu'est-ce que cela prouve ? Que votre enfant, s'il a des mauvais compagnons, possède aussi, sans qu'il le sache peut-être, des amis qui veillent sur lui.

MADAME DESMARS. Vous êtes trop confiant,.... il a aussi des ennemis, et je crains !... Il ne me manquait que cette douleur...

ANTOINE (*ému*). Allons... Allons... Reprenez courage... Gaspard va vous revenir ;... et vous lui pardonnerez son escapade en l'embrassant. (*A part.*) Je ne suis pas bien rassuré moi-même, après tout... (*Julienne entre, dépose un journal sur la table et se retire discrètement.*) Les mères, les mères ! On n'aura jamais assez de génie et de cœur pour comprendre et aimer comme elles ! (*Il prend le journal, pendant que madame Desmars paraît tout absorbée dans sa douleur.*) Que vois-je ! (*Il regarde madame Desmars en se mordant les lèvres.*)

MADAME DESMARS. Qu'y a-t-il donc encore ?

ANTOINE. Rien,... une petite sensation dans le *Star*.

MADAME DESMARS. Vous avez l'air tout défait !

ANTOINE. Ce... n'est rien.

MADAME DESMARS. Laissez moi voir ce journal.

ANTOINE. Je vais vous le lire.

MADAME DESMARS (*fièvreusement*). Je veux lire moi-même ! (*Elle prend le papier des mains d'Antoine qui fait une pantomime de découragement, elle lit en tremblant.*) " Hier au soir vers les neuf heures, " un des hommes à l'emploi du capitaine " Joseph Vincent, entendit distinctement " le bruit que fait la chute d'un corps " pesant jeté à l'eau...Ce bruit venait du " bout du grand quai Bonsecours... Le " batelier aperçut en même temps à tra- " vers l'ombre, un homme s'éloignant en " toute hâte de ce point... Il vit égale- " ment un autre individu qui s'y dirigeait " en courant ;... il entendit un appel dé- " sespéré, puis, tout retomba dans le si- " lence accoutumé..On croit à un crime, " étant donnés le lieu et l'heure où ce " fait s'est passé. (*Elle échappe le journal. Parlé.*) Mon Gaspard ! (*Elle tombe évanouie sur le fauteuil.*)

ANTOINE (*appelant*). Antoinette !!... Julienne !!... Hâtez-vous !

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE (*courant à sa mère*). Ma mère ! (*Elle lui prend les mains et l'embrasse*). Maman ! (*Madame Desmars fait un léger mouvement. Antoinette embrasse passionnément sa mère.*) Maman !!

JULIENNE (*allant humecter un mouchoir avec lequel elle mouille les tempes de madame Desmars.*) Madame revient ! (*Elle sort vivement.*)

ANTOINETTE (*même jeu*). Vous m'entendez ?

MADAME DESMARS (*faiblement*). Oui ma fille. (*Reprenant pleinement ses sens.*) Je me sens mieux... Mon Dieu, donnez moi le courage de supporter cette nouvelle épreuve.

ANTOINETTE. Que vous est-il donc arrivé ?

ANTOINE. Rien... Rien ; des souvenirs. (*Julienne rentre, apportant une carte sur un plateau, Antoine la prend.*)

ANTOINE. C'est monsieur Emard qui se fait annoncer...

MADAME DESMARS. Faites entrer monsieur Emard... Nous avons besoin de tous nos amis dans ce moment.

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, EMARD.

EMARD (*en habit de visite. Saluant*). Mesdames !

MADAME DESMARS. Si vous saviez comme votre visite nous fait de bien !

EMARD. Je vois des larmes à peine séchées, mesdames. Aurai-je eu la mauvaise fortune d'arriver dans un moment inopportun ?

MADAME DESMARS. Oh non certes .. (*Se retournant vers Antoine.*) Monsieur Emard,... monsieur Antoine Desmars,.. l'oncle de Gaspard. (*Ils se saluent.*)

ANTOINE. Madame se désespère par ce que son fils n'a pas couché à la maison hier... C'est un peu la mode aujourd'hui pour les jeunes gens.

EMARD. Et pour les gens mariés.... Si vous saviez le vide que les clubs de jeu font dans les familles !... Gaspard se sera attardé chez un camarade.

ANTOINE. C'est bien ce que je pense.

EMARD. Au reste madame, votre fils n'est pas en danger de mort... Votre cœur aidé de votre imagination, vous fait voir des périls nombreux autour de lui... Gaspard aura fait quelqu'escapade d'écolier,... que vous lui pardonnerez.

ANTOINETTE. J'ai la parole de monsieur Vaubert, qu'il me ramènera mon frère.

EMARD. Peut-être monsieur Vaubert va-t-il revenir aujourd'hui pour vous rassurer.

ANTOINE. Probablement... Ce monsieur Vaubert est amoureux de ma nièce, vous savez ?

EMARD. Vous dites ?

ANTOINE. Qu'il s'est posé en rival de monsieur Léon Hertel... Savez-vous ce qu'il fait, ce monsieur ?

EMARD. Il exerce une profession assez lucrative.

ANTOINE. Alors c'est un garçon rangé... Il m'avait d'abord fait l'effet d'un de ces fats, ignorants et sots, comme on en rencontre trop souvent dans l'intimité des familles, à l'exclusion des jeunes gens instruits, intelligents et laborieux... Vous m'avez prévenu par un billet, que vous désiriez m'entretenir en particulier ?... Je suis à vos ordres...

MADAME DESMARS. Vous êtes libres messieurs, nous allons nous éloigner.

ANTOINE. Non pas... Reposez-vous ici belle-sœur... J'amène monsieur Emard à ma chambre de garçon... Au revoir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE SEPTIÈME.

MADAME DESMARS, ANTOINETTE, VAUBERT.

ANTOINETTE. Un homme aimable, ce monsieur Emard !...

MADAME DESMARS. Il a toutes les allures d'un gentilhomme, en effet, manières élégantes, voix sympathique : mais son regard est sec et froid comme l'acier...

ANTOINETTE. Il fera un excellent camarade à mon oncle... Monsieur Vaubert !

VAUBERT (*entrant et saluant*). Moi-même mesdames.

MADAME DESMARS. Et Gaspard ?

ANTOINETTE. Et mon frère ?... Vous deviez nous le ramener vous-même hier.

VAUBERT. Gaspard n'est pas rentré ?

ANTOINETTE. Non monsieur... Et depuis hier soir, nous nous mourrons d'inquiétude, ma mère et moi.

VAUBERT. C'est étrange... Je suis venu le reconduire jusqu'à votre porte. Comme il se faisait tard, je n'ai pas voulu accepter son invitation d'entrer avec lui, et après quelques mots de conversation nous nous sommes dit "bonsoir"... Je m'attendais bien de le retrouver ici, avec vous, en ce moment.

MADAME DESMARS. Qu'est-il donc devenu mon Dieu !... Plus j'y songe, plus je redoute un malheur.

ANTOINETTE. Mon pauvre frère..

VAUBERT. Croyez mesdames, que l'absence de Gaspard qui m'appelait du nom de frère, m'intrigue autant que vous-mêmes.

MADAME DESMARS (*montrant un papier*). Si j'en crois ce billet, sa vie est menacée...

VAUBERT (*après avoir lu*). Ce papier porte la signature de l'un des principaux agents de la sureté publique... Or un pareil billet n'est pas un de leurs moyens de procéder... Je crois à une mystification de la part des amis de Gaspard.

ANTOINETTE. Ils ont commis une sottise alors.

VAUBERT. Evidemment... Veuillez me laisser ce billet... Je vais mettre tout en œuvre pour vous ramener votre fils...

ANTOINETTE. Merci... Nous comptons sur nos amis. (*Entrent Antoine et Emard.*

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, ANTOINE, EMARD.

ANTOINE. Et vous avez raison !

EMARD (*saluant Vaubert*). Veuillez croire madame Desmars que vos amis saisiront cette occasion de vous prouver leur estime... Gaspard, je le répète, a commis une escapade. C'est votre opinion n'est-ce pas, monsieur Vaubert ?

VAUBERT. C'est justement ce que je viens de dire à ces dames... Gaspard n'a pas d'ennemis et ne peut-être en danger de mort, comme vous le craignez madame Desmars.

ANTOINE. Les ennemis ! C'est comme la vermine, ça vous vient on ne sait d'où, sans crier gare, à preuve le coup de couteau dont je vous parlais il y a un instant, monsieur Emard.

VAUBERT. Qu'allons nous faire ?... Je propose qu'on se mette à la recherche de Gaspard, sans perdre une minute, et je prends les devants.

EMARD. Qui sait si quelque bon génie ne ramènera pas notre ami, et de cette façon nous évitera le trouble de chercher, avant même que nous sortions d'ici.

VAUBERT. Monsieur Emard voudra me permettre de lui faire observer que les minutes sont bien précieuses.

EMARD. Croyez-vous aux revenants ?

VAUBERT. Pourquoi cette question ?

ANTOINE. J'y crois, moi ! (*Les hommes vont vers un des côtés de la scène en parlant.*)

ANTOINETTE (*à sa mère*). Voyez donc comme monsieur Emard regarde monsieur Vaubert.

VAUBERT. Je ne crois aux revenants que lorsque je les rencontre... Allons nous mettre à l'œuvre...

EMARD. Nous y sommes.

VAUBERT. Comment nous y sommes ?

EMARD. Eh mon Dieu oui... Voulez-vous mesdames ;... voulez-vous messieurs écouter une toute petite histoire,... dont monsieur Vaubert pourra vous garantir l'authenticité.

VAUBERT. Nous n'avons pas le temps d'écouter des histoires ; nos retards torturent madame Desmars.

MADAME DESMARS. Votre histoire sera courte monsieur Emard ?

EMARD. Très courte.

ANTOINETTE (*à part*). Une histoire de revenant à propos de Gaspard ?...

ANTOINE. Va pour l'histoire.

EMARD (*se rapprochant de madame Desmars*). " Il y a six mois, un riche éleveur du Dakota se lia d'amitié avec un jeune homme dont il fit son confident. Un jour, ce confident apprit que celui qui l'honorait de son amitié, avait fait un testament par lequel il donnait toute sa fortune à un neveu et à une nièce qui vivaient au Canada avec leur mère. Un projet infernal fut bientôt arrêté dans l'esprit du jeune homme en question. C'était de tuer son ami, l'éleveur, de revenir au Canada, de se faire admettre dans l'intimité du neveu et de la nièce, de s'attirer les bonnes grâces de celle-ci, de faire disparaître le neveu, ce qui augmenterait l'héritage convoité, puis, au bout d'un temps de deuil raisonnable, d'épouser l'héritière et avec elle, la fortune de son père, grossie de celle de son oncle. ".... Connaissez-vous cette histoire monsieur Vaubert ?

VAUBERT. Nullement, cher monsieur.

EMARD (*il sort une photographie et lit*). On cherche ici, Harry Lamy, accusé d'assassinat sur la personne de Antoine Desmars. Voir le portrait." Signé Joshua Titus, chef de police, Franklin, Dakota. (*Il tend la photographie à Vaubert.*) Connaissez-vous ce personnage ?

VAUBERT. Pas le moins du monde !

EMARD (*à part*). Quel toupet de démon !

VAUBERT. Votre histoire est-elle finie ?

EMARD. Oui monsieur.

ANTOINE. Et elle est vraie.

VAUBERT. Quel intérêt peut-elle nous offrir dans ce moment ?

ANTOINE. C'est que l'éleveur assassiné, c'était...

MADAME DESMARS. C'était ?

ANTOINE. Moi !

ANTOINETTE. Et l'assassin ?

ANTOINE. L'assassin.. (*Indiquant Vaubert.*) C'était lui.

VAUBERT. C'est faux.

EMARD. C'est vrai. (*Antoinette se rapproche de sa mère en tremblant.*)

VAUBERT. On m'insulte dans votre maison, madame Desmars... Je vous déclare sur l'honneur que c'est faux... (*Gaspard au fond s'appuyant sur Petrus.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, GASPARD, PETRUS, LÉON.

GASPARD. C'est vrai !

MADAME DESMARS. Gaspard !

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ANTOINETTE Mon frère !...

MADAME DESMARS. Malheureux enfant, tu me fais mourir !

VAUBERT. Tout ceci est une comédie montée pour me perdre... Je me laverai de cette odieuse accusation.

EMARD. Vaubert, autrement dit, Lamiette, le chef de la Bande du cheval noir, assassin et voleur... Je te connais depuis longtemps. Enfin je te tiens.

VAUBERT. Et qui êtes vous, pour parler de la sorte ?

EMARD (*montrant une plaque d'argent au revers de son habit*). Pierre Dugal agent de la sureté, pour te servir toi, et les tiens que j'ai coffrés ce matin.

VAUBERT. C'est une infamie !

MADAME DESMARS. Le misérable !

ANTOINETTE. Un serpent dans notre maison !

VAUBERT. Je n'ai que faire de rester ici. (*Il va pour sortir.*)

PETRUS. Pardon monsieur... (*En un tour de main il lui met des menottes, pendant ce temps Léon entre, le bras en écharpe.*)

ANTOINETTE (*courant à Léon*). Est-ce qu'on vous aurait assassiné vous aussi ?

LÉON. C'est ce monsieur Vaubert qui m'a gratifié d'un coup de couteau hier soir, à ma porte.

ANTOINETTE. Ah l'infâme..... Quelle honte !

EMARD. Tu as trop parlé, il y a deux jours chez la Cognon.

VAUBERT. C'est faux ;...et je me vengerai...

EMARD. Allons Petrus, sors moi ce vaurien, et remets-le aux hommes qui l'attendent à la porte !

PETRUS. Suivez-moi monsieur Lamiette. (*Il l'entraîne, en sortant il rencontre Julienne. Pantomine des deux. Julienne près de la sortie jusqu'à la fin.*)

ANTOINE. Le chenapan sera bien forcé de croire aux revenants, désormais. (*A Gaspard.*) D'où viens tu mon neveu ?

GASPARD (*les autres se rapprochent à l'exception de Petrus qui rentre se placer sur un côté de la scène en avant et de Julienne qui se poste également de l'autre côté sur l'avant de la scène*). Hier comme vous le savez, j'ai quitté la maison pour faire une courte promenade,... mon infâme compagnon m'entraîna vers les quais sous prétexte d'examiner l'appareillage des derniers navires de la saison. Au bout du grand quai, Vaubert siffla deux ou trois fois ; tout-à-coup au moment où je m'y attendais le moins, deux hommes que je n'avais pas vus, me passèrent un nœud de corde autour du cou et me poussèrent violemment à l'eau. Je me sentis entraîné au fond par un poids très lourd attaché à la corde. Heureusement, le nœud qui retenait ce poids, une pierre sans doute, se défit ; je me débattis dans l'eau froide et remontai à la surface. Je poussai un cri d'appel désespéré ; j'étais encore près du quai, j'aperçus comme un homme qui me tendit un madrier et m'aida ainsi à sortir de ma position périlleuse... Cet homme, (*Il va lui prendre la main.*) le voici, c'est Monsieur Dugal... Je lui dois la vie... Il m'a gardé chez lui jusqu'à il y a une heure, et il est venu lui-même vous dire que j'étais vivant.

MADAME DESMARS. Comment reconnaître ce que vous nous avez fait.

ANTOINE. Je m'en charge moi.

EMARD. J'ai fait mon devoir ;... cette satisfaction jointe à celle de vous voir heureux, me suffit...

ANTOINE. Dans tous les cas comptez sur notre amitié.... Maintenant mon neveu ;... vous savez quels camarades on trouve dans les clubs de jeu, êtes-vous guéri ?...

GASPARD. Oui pour toujours... Léon veux-tu être mon guide et mon garant ?

LÉON. Volontiers... mais...

MADAME DESMARS. Mais ! Ne soyez donc pas fier, vous voyez bien que nous nous sommes trompés sur votre compte et que nous le regrettons. (*Antoinette va à Léon et lui tend la main.*)

ANTOINE. Bien ma nièce,... et tâche de ne plus te tromper dans ton choix. (*Tous vont se grouper au milieu de la scène. Petrus et Julienne se rapprochent sur l'avant.*)

PETRUS. Et vous Julienne ?

JULIENNE. Moi ! (*Elle frippe son tablier.*) Je n'ai pas de raison de me tromper dans mon choix, monsieur Petrus.

PETRUS. Vous êtes toujours dans les mêmes sentiments ?

JULIENNE (*même jeu*). Toujours... Pourvu que vous ne deveniez pas un joueur !

FIN.